

A U D U R   A V A   Ó L A F S D Ó T T I R

# ROSA CANDIDA

*Roman*

*Traduit de l'islandais  
par Catherine Eyjólfsson*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA  
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE  
ET D'UN LOUIS »  
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA  
122, boulevard Haussmann  
Paris VIII<sup>e</sup>

Ouvrage traduit avec le concours du Centre national du livre  
et publié avec l'aide du Fonds pour la littérature islandaise.

Titre original : *Afleggjarinn*

© Audur Ava Ólafsdóttir, 2007.

© Zulma, 2010, pour la traduction française.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
et être régulièrement informé de nos parutions,  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.

[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

Z

*À ma mère*

*Voici, je vous donne toute herbe portant  
de la semence et qui est à la surface de  
toute la terre, et tout arbre ayant en lui  
du fruit d'arbre et portant de la semence.*

Genèse 1 : 29

## UN

Comme je vais quitter le pays et qu'il est difficile de dire quand je reviendrai, mon vieux père de soixante-dix-sept ans veut rendre notre dernier repas mémorable. Il va préparer quelque chose à partir des recettes manuscrites de maman – quelque chose qu'elle aurait pu cuisiner en pareille occasion.

« J'ai pensé, dit-il, à de l'églefin pané à la poêle et ensuite une soupe au cacao avec de la crème fouettée. » Pendant que papa essaie de trouver comment s'y prendre pour la soupe au cacao, je vais chercher mon frère à son foyer dans la vieille Saab qui va sur ses dix-huit ans. Józef m'attend depuis un moment, planté sur le trottoir et visiblement content de me voir. Il est sapé à bloc parce que c'est ma soirée d'adieu, il porte la chemise que maman lui a achetée en dernier, violette à motifs de papillons.

Pendant que papa fait revenir l'oignon alors que les morceaux de poisson attendent, tout prêts, sur leur lit de chapelure, je vais dans la serre chercher les boutures de rosier que je vais emporter. Papa m'emboîte le pas, ciseaux à la main, pour couper de la ciboulette destinée à l'églefin et Józef, silencieux,

le suit comme son ombre. Il n'entre plus dans la serre depuis qu'il a vu les débris de verre causés par la tempête de février qui a réduit en miettes beaucoup de vitres. Il reste dehors, près de la congère, et nous suit du regard. Papa et lui portent le même gilet noisette avec des losanges jaunes.

« Ta mère mettait toujours de la ciboulette avec l'églefin », dit papa, tandis que je lui prends les ciseaux des mains et m'étire pour atteindre dans le coin de la serre la touffe toujours verte dont je lui tends une poignée. C'est moi le seul héritier de la serre de maman, comme papa me le rappelle régulièrement. Ce n'est pas qu'il s'agisse d'une culture de grande envergure comme trois cent cinquante pieds de tomate et cinquante plants de concombre qui se transmettraient de mère en fils ; il ne s'agit en fait que de roses qui poussent toutes seules, sans qu'on ait besoin de s'en occuper spécialement, et peut-être de la dizaine de plants de tomate qui restent. Papa se chargera d'arroser en mon absence.

« Je n'ai jamais été porté sur les légumes, mon petit Lobbi, c'était le dada de ta mère. Moi, je pourrais tout au plus manger une tomate par semaine. À ton avis, à la récolte, ça va donner combien de fruits par plant ?

— Tâche de les donner, alors.

— Je ne peux tout de même pas frapper à tout bout de champ chez les voisins avec mes tomates.

— Et Bogga ? »

Je dis cela tout en me doutant bien que la vieille amie de maman doit avoir les mêmes goûts que papa.

« Tu ne veux tout de même pas que j'aie toutes les semaines rendre visite à Bogga avec trois kilos de tomates. Elle insisterait pour que je reste à dîner. »

Je pressens aussitôt ce qu'il va dire ensuite.

« J'aurais voulu inviter la demoiselle et l'enfant, poursuit-il, mais va savoir si tu n'y serais pas opposé.

— Oui, j'y suis opposé. La demoiselle, comme tu dis, et moi, on n'est pas un couple et on ne l'a jamais été, même si on a un enfant ensemble. Ça a été un accident. »

J'ai déjà mis les choses au point et papa doit bien se rendre compte que l'enfant est le fruit d'un instant d'imprudence, et que ma relation avec la mère s'est limitée au quart, que dis-je, au cinquième d'une nuit.

« Ta mère n'aurait pas vu d'objection à les inviter au dernier repas. » Chaque fois que papa a besoin de donner du poids à ses paroles, il tire maman de sa tombe pour l'appeler en renfort.

Moi, je me sens tout drôle de me trouver sur le lieu même, si j'ose dire, de la procréation, en compagnie de mon vieux père et de mon demeuré de frère jumeau qui est là, juste derrière la vitre. Papa ne croit pas aux coïncidences, du moins pas quand il s'agit des événements primordiaux de l'existence, comme la naissance et la mort ; la vie ne s'allume

pas, ni ne s'éteint comme ça, par hasard, dit-il. Il ne peut pas comprendre que la conception puisse résulter d'une rencontre fortuite, que l'occasion de coucher avec une femme puisse se présenter à l'improviste, pas plus qu'il ne peut comprendre que la mort puisse résulter d'une flaque d'eau ou de gravillons dans un virage, quand on peut se référer à autre chose : aux chiffres et aux calculs arithmétiques. Papa pense les choses autrement, le monde tient par des chiffres ; ils sont au cœur même de la création et on peut lire dans les dates une vérité profonde, y voir de la beauté. Ce que moi j'appelle hasard ou occasion, selon le cas, est pour papa un élément d'un système complexe. Trop de coïncidences, ça n'existe pas, une à la rigueur, mais pas trois ; pas de coïncidences en série, dit-il : l'anniversaire de maman, la date de naissance de sa petite-fille et le jour de la mort de maman, tout ça le même jour du calendrier, le sept août. Pour ma part, je ne comprends pas les calculs de papa ; d'après mon expérience, c'est justement quand on se met à escompter quelque chose de précis, que tout autre chose arrive. Je n'ai rien contre la marotte d'un électricien à la retraite à condition que ses calculs n'aient rien à voir avec ma négligence en matière de préservatifs.

« Tu n'es pas en train de filer à l'anglaise, mon petit Lobbi ?

— Non, je leur ai dit au revoir hier. » Je n'irai pas

plus loin dans son sens et il change alors de conversation.

« Tu ne sais pas si ta mère avait par hasard une bonne recette de soupe au cacao ? J'ai acheté de la crème à fouetter.

— Non, mais on pourrait peut-être trouver ensemble comment faire. »